

CULTE DU 27 JUILLET 2025

Prédication

Azina Kasongo, suffragant, pasteur en RD Congo

Frères et sœurs,

Le dimanche 06 juillet, nous avons été invités à écouter la voix de Dieu qui peut retentir dans nos cœurs de la manière la plus inattendue. Pourtant, comme nous l'avons vu dimanche dernier, il arrive que la solitude envahisse notre cœur et secoue notre espérance. Et c'est là que la foi doit prendre la forme d'une lutte. Cette dernière n'est rien d'autre que le dialogue serré et honnête que nous avons avec Dieu au milieu même de notre vulnérabilité.

Notre dialogue avec Dieu est une expérience complexe, parfois même incohérente. Et les textes bibliques, loin de simplifier les choses, semblent parfois amplifier cette confusion.

Les trois textes lus ce matin en sont un exemple frappant. Mis côte à côte, ils ressemblent à trois photographies d'une même personne prises sous des éclairages si différents qu'on peine à la reconnaître. Ils nous posent une véritable énigme : mais qui est donc ce Dieu à qui nous parlons ? Et qui sommes-nous, nous qui essayons de nous tenir devant lui ?

Je vous invite ce matin à un parcours. Un parcours pour explorer ces contradictions, pour ressentir la tension qu'elles créent, avant de chercher ensemble un fil qui pourrait peut-être les relier.

1. L'Énigme : Trois portraits contradictoires du dialogue avec Dieu

Le premier portrait est celui d'*Abraham, l'interlocuteur audacieux*. L'image est forte : Abraham se tient devant Dieu (Gn 18,22) et engage une négociation serrée, presque un marchandage. Il n'a pas peur. Il argumente, il défend une cause, il met Dieu au défi de sa propre justice : « Ce serait abominable que tu agisses ainsi ! Faire mourir le juste et le coupable ? Il en serait du juste comme du coupable ? Quelle abomination ! Le juge de toute la terre n'appliquerait-il pas le droit ? » (Gn 18,25) Dieu, dans ce récit, apparaît comme un partenaire ouvert au dialogue, accessible, presque influençable. Ce texte nous laisse avec une question vertigineuse : sommes- nous réellement autorisés à parler à Dieu de cette manière ? Est-ce cela, la prière ? Un dialogue franc et direct où l'on prend ses responsabilités ?

Mais tournons la page, et nous voici face à un portrait radicalement différent : *Zacharie, le croyant réduit au silence*. Le contraste est total. Abraham parlait en plein air, dans le monde. Zacharie, lui, est dans le lieu le plus saint, le Temple. Il est le prêtre juste, en plein service. Le cadre est parfait. Et pourtant, pour une seule question, une seule marque de ce doute si humain qui nous habite tous « À quoi reconnaitrai-je cela ? » (Lc 1,18), il est frappé de mutisme. Le dialogue est rompu, et la sanction est immédiate. Ici, Dieu n'apparaît plus comme un partenaire de débat, mais comme une puissance sévère qui ne tolère pas l'hésitation.

Devant ces deux tableaux, la contradiction est totale. Alors, qui est Dieu ? Le souverain qui accepte la discussion, ou le juge qui punit le doute ? Comment ces deux images peuvent-elles coexister ?

Et comme pour ajouter à la confusion, le Nouveau Testament nous offre un troisième portrait avec *Jésus et son enseignement sur la prière*. Jésus commence par nous donner les mots sublimes et confiants du **Notre Père** (Luc 11,2). C'est un modèle de relation filiale et apaisée. Mais juste après (à partir du verset 5), il raconte cette parabole étrange de l'ami importun. L'homme qui frappe à minuit n'obtient pas ce qu'il veut par amitié, mais à cause de son *anaideia*, son "impudence", son "culot" (Luc 11,8). Jésus semble faire l'éloge d'une forme d'agressivité dans la prière. L'énigme s'épaissit. Quelle est la bonne posture ? La confiance paisible de l'enfant qui dit "Père" ? Ou l'insistance obstinée de celui qui doit presque forcer la main de Dieu pour être entendu ?

Nous voilà donc face à notre énigme : un Dieu qui débat, un Dieu qui fait taire, et une prière qui doit être à la fois confiante et obstinée. Comment tenir ensemble ces trois pièces du puzzle ?

2. La Clé : Et s'il s'agissait d'un processus ?

Face à ces contradictions, nous pourrions être tentés de choisir le portrait qui nous arrange le plus et d'ignorer les autres. Mais la Bible nous les présente ensemble. Il doit donc y avoir un lien. Et si ce lien n'était pas dans la nature de Dieu à un instant T, mais dans l'idée d'un *développement dans le temps* ? Et s'il s'agissait moins d'événements isolés que de *processus* ? Et si la clé pour comprendre ces trois récits était l'idée d'une *maturation* ?

Appelons cela, pour reprendre l'image de Luc, un **temps de gestation**.

Maintenant, relisons nos histoires avec cette clé. Soudain, les choses s'éclairent.

La négociation d'Abraham n'est plus un simple débat. C'est la gestation d'une conscience morale. Au fil de l'échange, de cinquante à dix justes, Abraham affine sa compréhension de la justice et de la miséricorde. Sa foi mûrit en direct, dans le dialogue. Ce n'est pas un événement ponctuel, c'est un processus de croissance spirituelle.

Le silence de Zacharie n'est plus seulement une punition. Sa durée même nous donne un indice : neuf mois. C'est la durée exacte d'une grossesse. Ce silence devient un temps de gestation forcée. La promesse de Dieu, trop grande pour être accueillie par son intelligence, doit s'incarner en lui, mûrir dans le silence de son être avant de pouvoir être dite. La parole naîtra de lui, mais seulement après ce long processus intérieur. Ce n'est plus une sanction, c'est une pédagogie divine.

Et l'enseignement de *Jésus* devient limpide. Le "Notre Père" pose le cadre de la confiance, et la parabole de l'ami importun décrit le processus de la persévérance (Luc 11,9s) : Demander, chercher, frapper, ce n'est pas une seule action, c'est un *processus de foi qui grandit*. On commence par *demander*, formuler son besoin. Puis on se met à *chercher*, on s'engage. Et enfin, on *frappe*, dans un contact direct, confiant, audacieux, avec la certitude qu'il y a quelqu'un derrière la porte et qui va l'ouvrir.

3. Qu'en est-il pour nous aujourd'hui ?

Alors, qu'est-ce que cette clé change pour nous, concrètement ?

Premièrement, face aux injustices du monde, elle nous libère de l'attente d'une solution immédiate. Notre prière, comme celle d'Abraham, nous engage dans un long processus. Prier pour la paix, ce n'est pas appuyer sur un bouton. C'est entrer dans la gestation d'un monde nouveau, en acceptant que cela prenne du temps, et en y prenant notre part par une foi et une action persévérantes.

Deuxièmement, face à nos propres expériences de silence, cette clé nous offre une perspective nouvelle et pleine d'espérance. Ces périodes où Dieu semble absent ne sont peut-être pas des temps morts. Ce sont peut-être des temps de gestation nécessaires. Des temps où une parole reçue, une promesse lue, doit descendre de notre tête à notre cœur. Des temps de maturation où notre foi devient moins cérébrale et plus incarnée.

Mais comment avoir la force de croire en un tel processus, surtout quand il est long et silencieux ? La réponse ultime de notre foi n'est pas une idée, mais une personne : Jésus-Christ. C'est lui qui donne son sens et sa finalité à toute gestation spirituelle.

En Christ, nous voyons que Dieu lui-même est entré dans un processus. La vie de Jésus est une longue gestation du Royaume de Dieu. Sur la Croix, Jésus a vécu le moment le plus sombre du processus, le silence absolu où le dialogue semblait rompu. Il a porté nos doutes et nos sentiments d'abandon. Et par sa Résurrection, il est la preuve vivante que tout processus de foi mené avec Dieu, même s'il passe par le silence et la mort, aboutit à la vie. La résurrection est l'acte de naissance qui valide toutes les gestations.

Amen !